

L'Homme, son ignorance, ses vices et ses malheurs. [Signé : Adolphe de Faget.]

Faget, Laurent de (1846-19..). Auteur du texte. L'Homme, son ignorance, ses vices et ses malheurs. [Signé : Adolphe de Faget.]. 1864.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

L'HOMME

SON IGNORANCE, SES VICES ET SES MALHEURS. (*)

125
64



La mort, la triste mort, terreur du genre humain,
Ne laisse après ses coups ni jour ni lendemain ;
Elle frappe, tout cesse, et la nature entière
A la suite des temps redeviendra matière.

La vie est un tourment qui commence au début,
Plus heureux, le croyant a l'avenir pour but :
L'espoir fait patiemment supporter la misère ;
On n'est pas malheureux alors que l'on espère.

Mais celui qui flottant, incertain, indécis.
Malgré son bon vouloir n'attend rien de précis ;
Qui cherche avec ardeur, en toute circonstance,
A découvrir enfin la foi dans l'espérance !
S'il ne peut réussir doit-il à ce malheur
Joindre l'hypocrisie et faire l'imposteur ?

Non, sans doute, et pourtant dans notre triste monde
La figure se cache et le faux masque abonde ;
Tel paraît recueilli, fervent et vertueux
Quand son cœur est flétri de vices odieux.

(*) Faisant suite à la pièce intitulée : *L'ignorant cherchant à s'instruire* ; publiée dans l'*Estafette de Vaucluse*, dans son n° du 25 janvier 1863.

Y
Ye

1864



Wagel

43095

Soyons de bonne foi si nous ne pouvons croire
Car vouloir, sans pouvoir, est presque dérisoire.
Bienheureux le croyant, je le répète encor,
Tout le reste n'est rien près d'un pareil trésor.

Vous, qui le possédez plaignez toute belle âme
Qui gémit sur son sort, que le désir enflamme,
De pouvoir comme vous compter sur l'avenir
Et chasser cette idée : hélas ! je vais mourir !
Je retourne au néant ! pourquoi m'avoir fait naître ?
Pour souffrir dans la vie ensuite disparaître.

Que je serais heureux d'esquisser dans mes vers
Cet espace sans bords qu'on nomme l'Univers :
Où la grandeur de Dieu ! sans cesse se dévoile
De soleil en soleil et d'étoile en étoile.

En contemplant le ciel mon esprit éperdu
Ébloui de clarté se trouve confondu ;
Pour de pauvres humains pourquoi tant de merveilles ?
Pourquoi multiplier tant d'œuvres sans pareilles ?
Et d'abord comprend-on le but du Créateur ?
Esprit indéfini, sublime novateur !
Qui créant des soleils, entourés de planètes,
Et ces astres errants, précurseurs des tempêtes,
Dans un coin rétréci de ce vaste horizon
Appelé galaxie, ou plutôt tourbillon,
Plaça notre hémisphère, infime satellite,
Où l'homme bien petit comme un géant s'agite
Pour découvrir enfin l'immensité des cieux !
Téméraires efforts toujours infructueux ;
Aidé du télescope, au séduisant mirage,
Il cherche à dissiper l'épaisseur du nuage.

Qui pourra m'indiquer le but du Créateur ?
Où pourrai-je trouver un tel révélateur ?
Qui puisse dissiper et l'erreur et le doute ;
S'il existe ô mon Dieu ! qu'il parle ? je l'écoute !
Ah ! quel bonheur pour moi d'apprendre que mon sort
Quand mon être s'éteint, doit survivre à la mort
Dans un monde meilleur ; et que cette existence
Des maux que j'ai souffert sera la récompense.

A peine du néant j'apparaisais au jour
Que le cœur d'une mère, exalté par l'amour,
Bravait tous les périls : par le bonheur ravie
Ma mère, chaque jour, me prodiguait sa vie ;
Et quand cette belle âme à la fin s'éteignit
Mon bonheur avec elle au tombeau descendit :
Et ce fils qu'elle aimait d'un amour idolâtre
Passa de son amour au bras d'une marâtre.
Quel changement cruel, pour moi pauvre orphelin,
Bonne mère, ta mort, fut un malheur sans fin.

J'étais bien jeune, alors, j'avais deux ans à peine,
Auprès de l'étrangère on me pousse, on m'entraîne
Et le doux nom de mère, exhalé de mon cœur,
Qu'on trompait lâchement par une triste erreur,
Fut profané longtemps ; pardon ma bonne mère
J'étais bien innocent, si Dieu veut que j'espère
De te revoir un jour, te presser sur mon sein,
Qu'il m'appelle, au plus tôt, accomplir son dessein.

D'ailleurs que faire ici quand toujours la souffrance
Me poursuit d'âge en âge et confond l'espérance.
Pourrai-je sans aigreur rappeler les tourments
De mon adolescence ? et les durs traitements

D'une femme sans cœur, vicieuse et méchante
Me poursuivant partout de sa haine incessante !
Mais non je lui pardonne et puisse ses remords
Auprès du Dieu vengeur faire absoudre ses torts.

Plus tard quand j'atteignis cet âge où l'on raisonne,
Hélas ! j'ai cherché l'homme et n'ai trouvé personne !
D'orphelin que j'étais je devins isolé ;
Saturé de dégoûts, l'esprit étiolé,
Dans ce monde pervers errant à l'aventure,
Abandonné, perdu dans l'immense nature ;
Mais toujours fuyant l'homme ennemi dangereux
Qui fait de son semblable un être malheureux.

Je ne reverrai plus la maison de mon père
Où sont morts mes aïeux, où je perdis ma mère ;
Je ne sentirai plus les parfums du jardin
Qu'exhalai, en s'ouvrant, les fleurs dès le matin ;
Je ne m'assirai plus à l'ombre du feuillage
De la verte tonnelle enlaçant le treillage,
D'où pendait le raisin, doré par le soleil,
Qu'en rêvant je voyais la nuit dans mon sommeil.

Je regrette ces lieux témoins de mon enfance,
Témoins de ma candeur et de mon ignorance ;
Où j'ai dû cependant connaître la douleur
En pleurant une mère, hélas ! chère à mon cœur.

Un autre est à ma place, et lui seul est le maître
Qu'abrite maintenant le toit qui m'a vu naître ;
Celui-là plus heureux, au foyer paternel
Pourra vivre et mourir ! et moi destin cruel
Comme l'oiseau des champs que le chasseur désole,
Voltige d'arbre en arbre, et puis au loin s'envole,

Cherchant un gîte sûr à l'abri de la peur,
Je mourrai loin des lieux témoins de mon bonheur.

Il fut un temps, jadis, au rapport de l'histoire,
Où des cœurs généreux, s'inspirant de la gloire !
Étaient heureux et fiers d'exercer leur pouvoir
A venger l'opprimé ! grand et noble devoir !
On rendait à ces preux souvent hommage — lige !
Car leur devise était : Partout honneur oblige !

Les hommes aujourd'hui sont au même niveau,
L'un est semblable à l'autre en ce monde nouveau
Appelé le progrès ; ce siècle égalitaire
Pourra-t-il réformer le mal héréditaire ?

Mais honneur à celui qui, brave et généreux
Pour se faire estimer n'a pas besoin d'aïeux.
Le nom ne suffit pas, l'homme n'est honorable
Que par ses sentiments, sa conduite équitable ;
Plus il est élevé, plus il doit compâtrer
Aux misères sans nombre, aux maux qu'il voit souffrir.

Ah ! s'il m'était permis de sonder le mystère,
De dévoiler le mal, le triste caractère
De tant d'êtres impurs, ensemble confondus,
Plus ou moins avilis, plus ou moins corrompus :
Ces types immoraux, odieux assemblage,
Qui sont au Créateur le plus cruel outrage ;
Car l'homme est ainsi fait, du moins en général,
Qu'il dédaigne le bien, et préfère le mal :
Combien n'en voit-on pas suivant la loi commune
S'asseoir impudemment au char de la fortune,
Quand d'autres moins adroits, mais bien plus méritants,

Suivant le droit chemin sont toujours militants. (*)

Le bien, fait par tout autre, est un acte coupable,
Tout se résume en lui, le reste est détestable.

S'il arrive parfois qu'un modeste écrivain
Lance contre le mal son vers alexandrin ;
La fureur chez certains surexcitant la bile
Leur fait répandre à flots la bave du reptile.

Homme de bonne foi ne soit pas rebuté
Car jusqu'au fond des cœurs Dieu voit la vérité.

Croyez bien cependant qu'en critiquant le vice
A l'homme vertueux j'aime à rendre justice ;
Et dépeignant le mal dans toute son horreur
Je voudrais me tromper pour soulager mon cœur.

Mais mon Dieu ! tout est triste et bien triste en ce monde,
Les choses et les gens tout est nauséabonde.
J'ai beau chercher partout ; partout la fausseté,
Partout ce vice règne en maître déhonté.

Pas d'attachement vrai, d'affection sincère,
L'homme vit isolé, seul avec sa misère :
S'il jette autour de lui des regards attendris
Cherchant un cœur aimant, nul ne l'aura compris ;
Tous les cœurs sont fermés par le froid égoïsme
Qu'on adore toujours ainsi qu'un fétichisme.

Et voilà donc la vie et son triste milieu ?
Bien à plaindre est celui qui ne croit pas en Dieu !!!
Misérable mortel, infirme créature,

(*) Il est bien entendu que ma critique n'a pour but que les positions mal acquises.

Vanité du néant, insipide nature,
Ver de terre souillé du crime originel,
Racheté par le sang du fils de l'Éternel !

L'homme a-t-il profité du sanglant sacrifice ?
Le mal a-t-il fait place à la sainte justice ?
Depuis lors a-t-on vu l'infâme genre humain
De l'aumône du cœur secourir son prochain ?
Non ! non ! mille fois non ! qu'il soit tigre ou reptile,
Le crime de Caïn, en tâche indélébile,
Incrusté sur son front, ce signe révoltant,
Luit dans l'obscurité comme un phare sanglant.

Adolphe DE FAGET, Négociant.

Avril 1864.

